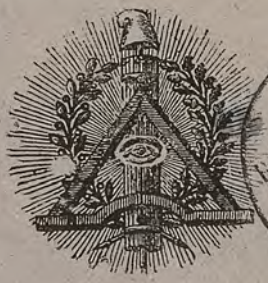
THÉATRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT. 1387

LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ

OU



Je vous en le Roi
Opéra rend. en 1 acte
par Vaudeville
an 2.

LE VOUS ET LE TOI,

OPÉRA-VAUDEVILLE,

EN UN ACTE,

Par ARISTIDE VALCOUR,

Représenté en Frimaire, l'an deuxième de la République Française, une & indivisible, sur le Théâtre de la Cité (Variétés.)

Prix 1 liv. 5 sols.



BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT.

A PARIS,

De l'Imprimerie de CAILLEAU, rue Gallande, N.° 64, 1794.

L'an second de l'Ere Républicaine.

PERSONNAGES.

MARCEL, *Cultivateur.*
VIRGINIE, *fille de Marcel.*
La Citoyenne MARCEL.
GLAÇON, *amoureux de Virginie.*
JUSTIN, *amant de Virginie.*
THIBAUT, *Jardinier.*
BARBE, *fille de confiance chez Marcel.*

La Scène eſt chez Marcel, dans un Village.

Je, ſouſſigné, déclare avoir cédé au Citoyen Cailleau, les droits d'imprimer & de vendre LE VOUS ET LE TOI, OPERA-VAUDEVILLE, EN UN ACTE, ſans préjudice de mes droits d'Auteur que je me réſerve ſelon l'article de la loi, ſur les Théâtres auxquels je donnerai le droit de le repréſenter. A Paris, ce duodi 2 Pluvioſe, l'an ſecond de la République.

ARISTIDE VALCOUR.

LE VOUS ET LE TOI.

SCENE PREMIERE.

JUSTIN, *seul, un papier à la main.*

OH! l'excellente nouvelle! plus de *vous! toi!* toujours *toi*, en parlant à un individu! En corrigeant cet abus de la langue, c'eſt reſſerrer les liens de la fraternité & pourſuivre l'ariſtocratie juſques dans ſes derniers retranchemens.

AIR : *Du ſerin qui te fait envie.*

Par-là complettons ſa défaite,
Frappons ſon orgueil criminel,
Et que le *vous* de l'étiquette
Le cède au *toi* plus fraternel.
Le cachet de la ſervitude
Eſt imprimé ſur le mot *vous*;
Ce mot à l'oreille eſt ſi rude!...
Et le mot *toi* paraît ſi doux! (*bis.*)

C'eſt toujours de Paris que les bonnes nouvelles nous arrivent! cela n'eſt pas étonnant. Paris a com-

mencé la révolution, Paris l'a soutenue, & Paris l'achevera.

AIR : *Des dettes.*

C'est que Paris a vu de près,
Et les travers & les excès
Des agens des despotes ; (*bis.*)
Et, grace à leurs tons effrontés,
Ces Messieurs, si bien culottés,
Ont fait des Sans Culottes. (*bis.*)

Ah ! vivent, vivent les Sans-Culottes ! vivent ces intrépides révolutionnaires ! Sans eux, sans la Montagne auguste & sainte, la République n'existerait plus.

AIR : *Ce fut par la faute du sort.*

Oui, du fond d'un marais fangeux,
L'hydre affreux du fédéralisme,
Levant son front audacieux,
Nous ramenait au royalisme ;
Mais l'on surveillait ses projets,
Et, malgré Pitt, Rome & l'Espagne,
Ce monstre, l'effroi des Français,
Fut terrassé par la Montagne. (*bis.*)

SCENE II.

BARBE, JUSTIN.

JUSTIN.

AH ! c'est toi, Barbe !

BARBE.

C'est moi-même, Citoyen Justin. Comment vous en va ?

JUSTIN.

On ne dit plus *vous*, mon enfant ; c'eſt défendu.

BARBE.

Tiens ! défendu ! Et comment donc qu'il faut dire à préſent ?

JUSTIN.

Il faut dire *toi*.

BARBE.

Toi ! allons donc ! vous badinez. J'ſçavons trop l'reſpect que j'vous devons pour ça.

JUSTIN.

Du reſpect ! je t'ai déjà dit que tu ne m'en devais point. Pour des égards, pour les ſentimens d'eſtime qu'on doit à tout bon Citoyen, c'eſt différent.

BARBE.

Oh ! tenez, Citoyen, c'eſt égal ; j'ne pourrions jamais vous tutoyer ; dabord, ça m'écorcherait la bouche.

AIR : *On dit qu'à quinze ans.*

De *vous* avec *toi*,
J'ſavons faire la différence ;
Et vous dire : *toi !*...
Oh ! t'nez, ça n'me va pas, à moi.
Entre amans, que je penſe,
On peut ſe dire *toi ;*
En pareille occurrence,
L'Amour en fait la loi ;
Mais.... de *vous* avec *toi*,
J'ſavons faire la différence,
Et vous dire : *toi !*...
Oh ! t'nez, ça n'me va pas, à moi.

Songez donc que je n'ſommes qu'une pauvre jardinière, ſervante chez le Citoyen Marcel ; que vous

devez épouser ma maitresse, la Citoyenne Virginie ; que par ainsi vous deviendrez mon maître, & qu'un maître ne doit pas être *à tu & à toi* avec ses domestiques. Vla ma motion, à moi.

JUSTIN.

Et ta motion n'a pas le sens commun.

AIR : *Faut attendre avec patience.*

Nous naquîmes égaux & frères :
Mais séduits par la vanité,
L'orgueil inventa des chimères
Que réprouve la liberté.
Les préjugés de nos ancêtres
Sont la source de tous nos maux :
Mais l'homme, enfin, n'a plus de maîtres ;
Il ne connaît que des égaux. (*bis.*)

BARBE.

Oui, j'sçais ben qu'on dit ça : mais, t'nez, y a toujous la p'tite cérémonie.

JUSTIN.

Et c'est cela même que l'on veut proscrire, & l'on a raison.

BARBE.

Et qué qui vous a dit ça, à vous, Citoyen ?

JUSTIN.

Ce sont des nouvelles que je viens de recevoir de Paris.

BARBE.

Oh ! drès q'ça vient de Paris, c'est sûr. J'vous en croyons.

JUSTIN.

Mais dis donc *toi !*

BARBE.

Oh ! dame !.. acoute donc ! faut le temps d's'y faire.

JUSTIN.

Bien ! bien ! bravò ! Voilà ce que c'eſt.

BARBE.

Comment, *bravò !* quéque j't'ai... quéque j'vous ai donc dit ?

JUSTIN.

Ah ! tu retombes dans l'ancienne habitude ! Parles-moi, comme tu parles à Thibaut, le jardinier.

BARBE.

Oh ! oui : mais c'eſt que Thibaut & toi... & vous... non, j'diſions ben ; Thibaut & toi font deux.

JUSTIN.

Pourquoi donc ? Thibaut eſt un homme ; c'eſt un excellent Citoyen, un brave SansiCulotte. Perſonne n'eſt au-deſſus de lui.

BARBE.

Ah ! tu as ben raiſon !... Mon Dieu ! mon Dieu ! m'eſt toujoux avis que je jure... Mais ne t'inquiète pas ; ça viendra. C'te fraternité-là, c'eſt trop gentil queû différence du temps paſſé !

AIR : *La parole.*

Tous ces vieux caffards en ſurplis,
Qui lorgniont la brune & la blonde,
Nous promettaient le paradis,
Et j'avions l'enfer en ce monde.
Faut y réfléchir à deux fois
Pour croire à tous leux grands myſtères :
Mais n'avoir ni Nobles, ni Rois,
Ni Prêtres menteurs & fournois.
C'eſt le paradis (*bis.*) ſur la terre. (*bis.*)

Mais j'apperçois note Citoyenne & je vous laiſſe enſemble. Sans adieu, Citoyen ; je reviendrai tantôt te trouver, & tu verras ſi j'ai bien profité de tes leçons.

SCENE III.

VIRGINIE, JUSTIN.

VIRGINIE, *dans le plus grand étonnement.*

AIR : *L'Amour eſt un enfant trompeur.*

JE vois de ſes dons les plus doux
Que l'Amour vous couronne.
Vous oubliez !... raſſurez vous
Je ne contraints perſonne.
Mais quand vous feignez chaque jour
Pour moi le plus ardent amour,
Ce rendez-vous m'étonne. (*bis.*)

JUSTIN.

A coup ſûr, ma Virginie eſt dans l'erreur.

VIRGINIE.

Dans l'erreur ! mais je ſuis témoin de votre douce intimité avec Barbe ; je penſe. Elle eſt jeune &... jolie : mais j'aurais cru que ſon état....

JUSTIN.

Son état ! ſi je l'aimais, ce ne ſerait pas là ce qui m'arrêterait.

AIR : *Ça n'ſe fait pas.*

Les préjugés de la naiſſance
Parmi nous ne ſubſiſtent plus,
Et l'on ne reconnaît en France
Que les talens & les vertus.
Mais banniſſons la jalouſie ;
Qu'elle ne nous trouble jamais !
Quand on adore Virginie,
Peut-on chérir d'autres attraits ? (*bis.*)

VIRGINIE.

Vous m'expliquerez le mot de l'énigme, sans doute!

JUSTIN.

Oh! bien volontiers. C'est que dans toute la République, en parlant à une seule personne, on ne dira plus *vous*; on dira *toi*.

VIRGINIE, *avec joie.*

On dira *toi!* Quoi? tu ... vous pourriez me dire *toi?*

JUSTIN, *avec transport.*

Toi! oui, toi! que j'adore! je te dirai toujours *toi!* & ta jolie bouche prononcera également ce *toi* charmant en m'adressant la parole.

VIRGINIE.

Ah!... je sens que cela me soulage.

JUSTIN.

AIR: *Allons danser, amusez-vous.*

Le mot *toi* peint le sentiment;
Le mot *vous* peint l'indifférence.
Toi! oui, *toi!* ce mot est charmant,
Quoiqu'en dise la bienséance.
Vous *effarouche les amours*,
Et toi *les ramène toujours.*

VIRGINIE.

Ah! tu as bien raison.

JUSTIN.

Comment as-tu dit cela? répète.

VIRGINIE.

Je dis que tu as bien raison.

AIR : *Chacun avec moi l'avouera.*

Toi, dans la bouche d'un amant,
A plus de charmes, plus de grace.
Toi du cœur est le cri brûlant,
Et ce triste *vous* est de glace. (*bis.*)
Le *toi*, mille fois plus joli. (*bis.*)
De l'amour est le vrai langage !
Vous peut bien être plus poli :
Mais le mot *toi* plaît davantage.
Mais le mot *toi* plaît davantage. (*bis.*)

SCENE IV.

LES MÊMES ; MARCEL.

JUSTIN, *allant au-devant de Marcel.*

AH ! te voilà, mon respectable ami !

MARCEL.

Bian ! bian, mon fils ! v'là ce que c'est. Petit à petit, je parvianrons à ne faire tretous qu'une même famille. C'est Thibaut qui viant d'm'apprendre ça, à moi. Ça n'te fera pas de peine, qu'i m'a dit ? — De peine ! eh ! pourquoi donc ça ? c'est ben pus naturel, & n'y avait pas d'bon sens d'parlai à un homme, comme si y z'équiont deux.

AIR : *Je connais un berger discret.*

C'mot *vous* est un terme d'mépris.
Parmi les Patriotes,
Et j'somm'tout simples, tout unis ;
Nous aut' brav' Sans-Culottes.

C'eſt vrai qu'en parlant à ces loups
Qu'ont cauſé tous nos troubles,
Nan pouvait bian leux dire *vous* ;
Car tertous étions doubles. (*bis.*)

Eh bian ! ma Virginie, quoique tu penſes de tout ça ? ça n't'empêchera pas de reſpecter ton bonhomme de père, pas vrai ?

VIRGINIE.

De *vous* ?... de *te* ?..

THIBAUT.

Allons, allons, lâches le mot, m'n'enfant. Eh ! c'eſt ſtila de la nature.

VIRGINIE.

Eh bien ! oui, mon père. J'aurai toujours pour toi autant de vénération que de tendreſſe.

MARCEL.

Eh bian ! v'là qu'eſt parlai, ça !

JUSTIN.

AIR : *De la fanfare de Saint-Cloud.*

Tu ſçais que pour Virginie
Je brûle de mille feux ;
Que cette union chérie
Eſt l'objet de tous mes vœux.
Ainſi qu'elle, je t'honore ;
Mais pour charmer tes vieux ans,
Tu peux augmenter encore
Le nombre de tes enfans.

MARCEL.

C'eſt vrai, c'eſt vrai. Je comptons bian là-deſſus : mais c'eſt que, ſur ce chapitre-là, j'ſommes deux, vois-tu !

JUSTIN.

Comment ? deux !

MARCEL.

Eh pargué ! sans doute. Et note Citoyenne donc ? est-ce que tu la prends pour un zéro en chiffre ? alle est têtue dà, la mère Marcel ! Moi, je ne veux pas l'ostiner ste femme ; faut la prendre par la raison. Alle s'est fourrée dans la tête de te faire épouser Glaçon.

VIRGINIE.

Lui, mon père !

JUSTIN.

Un être aussi vil !

MARCEL.

N'y a pas de vil à ça. N'y a rian à ly dire à ce garçon ; i' s'est toujoux montré bon patriote.

JUSTIN.

Bon patriote !

MARCEL.

Oui. Y vient à note assemblée ; i' n'dit mot : mais c'est égal. Qui ne dit mot consent. I' fait son sarvice ; i' paye ses contributions.... C'est vrai qu'i' n'est pas bien chaud....

JUSTIN.

Et voilà justement son crime. Quiconque n'est pas un ami chaud de la révolution, en est, à coup sûr, l'ennemi le plus dangereux.

AIR : *De l'Amour quêteur.*

Ce mot seul me met en courroux ;
Un *modéré* ! quel monstre infernal !
Oui, dans l'ombre, ces gens sans âme
Nous portent les plus grands coups.

Tous ces soi-disant patriotes,
Qui vont par-tout, prêchant la paix,
Servent au mieux les projets (*bis.*)
Que forment les despotes. (*bis.*)

MARCEL.

C'est vrai que ça fait de singuliers *amphibologies* q'tous ces gens-là ! Morgué ! quand la Patrie est attaquée ; quand j'ons besoin de donner tertous un coup de collier pour faire aller la machine, ça me confond, moi ! C'est du sang de macreuse que ces modérés ! ça n'vaut pas l'père Marcel, au moins. Nous, je nous y boutons tout entier, &, si' n'fallait q'ma vie pour que ça aille bian, ventergué, j'la donnerions d'grand cœur... Mais ces gens-là ! ça se réserve toujoux un faux-fuyant, une porte de derrière....

VIRGINIE.

Ah ! c'est qu'ils croient *aux revenans*.

MARCEL.

Ils avont tort. Depuis la Révolution, les revenans ne revenont plus.

SCENE V.

LES MÊMES, THIBAUT.

THIBAUT.

OH ! tatigué ! v'là ben une aut' hisloire ! v'là d'la brouille dans l'ménage, à st'heure.

MARCEL.

Comment donc ?

THIBAUT.

Eh ! oui. V'là t'y pas qu'en bonne Républicaine,

Barbe a été tutoyer la mère Marcel ! Alle n'entend pas ça, la daronne. V'là qu'alle s'eſt miſe dans eune colère, q'j'ons cru qu'alle allait trépaſſer.

MARCEL.

Ah ! ventregué ! m'n'ami, tu m'y fais ſonger ! Je n'ſavons pas comment je parviendrons à l'y faire dire *toi*. Alle ne m'a jamais tutoyé de ſa vie ; alle ne m'en aime pas moins, la pauvre femme... Mais l'habitude !... Mais je l'entends. Retirez-vous, m'z'enfans ; laiſſez-moi ly parler.

VIRGINIE.

Parles-lui de notre union, mon père. (*Elle ſort.*)

MARCEL.

Oui, oui.

JUSTIN.

Et fais-lui connaître quel homme c'eſt que ce Glaçon. (*Il ſort.*)

MARCEL.

Eh ! va donc ! ne t'inquiète pas.

SCENE VI.

MARCEL, LA MÈRE MARCEL, THIBAUT.

La Mère MARCEL.

AIR : *La ſageſſe eſt un tréſor.*

COMMENT m'oſer dire *toi !*
Me tutoyer à mon âge ! (*bis.*)
Oſer s'attaquer à moi
Pour me faire un tel outrage !

Si l'on revient davantage, (*bis.*)
Si l'on me tient ce langage,
On verra beau jeu, ma foi. } (*bis.*)
Me tutoyer à mon âge !
A moi, m'oser dire *toi !*
Pour me faire un tel outrage ;
Oser s'attaquer à moi !
Si l'on revient davantage,
Qu'on me tienne ce langage,
Qu'on me tutoye à mon âge,
On verra beau jeu, ma foi ! (*ter.*)
A femme de soixante ans,
Morveuse de dix-huit ans
Croira pouvoir faire injure,
Et prendre des tons plaisans !
Je n'en souffrirai, j'en jure,
Aucuns, eussé-je cent ans !
Oui, j'aurai l'oreille au guet ;
J'aurai les yeux d'un furet ;
Qu'on y vienne, & l'on verra
Ce qu'il en résultera ! (*bis.*)
Je vous campe sur le champ
Pan !...
Comment ! m'oser dire *toi !* &c.

MARCEL.

Allons, allons, d'la douceur, note femme, d'la modération.

THIBAUT.

Eh ! pargué ! l'père Marcel a raison, une fois.

AIR : *L'autre jour, la p'tite Isabelle.*

N'faut pas com'ça s'mettre en colère,
Sans sçavoir comment, ni pourquoi.
C'chang'ment-là n'peut qu'êtr' salutaire ;

D'ailleurs, i' l'faut, pisq'c'est la loi.
C'était un défaut du langage
Que d'nous *doubler* ainsi tertous !
Une loi sage (*bis.*).
Proscrit le *vous*.
Je n'vois rian là-d'dans qui m'étonne...
Au contraire, c'est q'ça s'ra ben mieux.
Quand ou n'jase qu'avec eun' personne, } (*bis.*)
On n'doit pas parler comme à deux. }

La mère MARCEL.

Oh ! j'n'entendons rian à toutes ces phisolofies-là, nous. J'sommes bonne patriote ; j'm'en vante. Pisq'c'est la loi, faut ben y obéir : mais je n'pourrons jamais m'accoutumai à ça. C'est comme vos mois & vos jours ; j'n'y connais pu goutte. Quoiq'tout ça signifie ?

MARCEL.

Quoique ça signifie, note femme ! Ça signifie biaucoup ; & quoique vouliont dire ton *Janvier*, ton *Février*, ton *Novembre* ?

La mère MARCEL.

Ça s'entendait, du moins.

MARCEL.

Oui, par routine ; car ca ne présentait rien à l'émagination, au lieu q'nos nouviaux mois !... Eh bian ! ça dit queuq'chose, morgué !

AIR : *Guillot auprès de Guillemette.*

Si l'mois passé s'appellait *Brumaire*,
C'est q'la brum' blanchit nos climats ;
Si celui-ci s'nomme *Frimaire*,
C'est q'c'est la saison des frimats.

Prairéal

Prairial fait monter nos herbes ;
Messidor appelle aux moissons,
Et *Fructidor* joint à nos gerbes
La plus vermeille des boissons.

La mère MARCEL.

T'as biau dire, note homme ; c'est ben embarrassant.

AIR : *Que ce sabiot soit par nous vérifié.*

J'nous brouillons avec *prémédi*, *dodi*,
Et j'avions *lundi*, *mardi* dans not'manche ;
Je connaissions très-bien le *mécredi*,
Le *jeudi*, le *vendredi*, le *samedi*
En biau corset, cott'rouge & cornett'blanche,
Prenant un air un peu plus dégourdi,
Jeunesse dansait sous l'ormiau le *dimanche*....

MARCEL, THIBAUT.

Eh bian! tout ça se fra le *decadi*.

La mère MARCEL.

J'nous brouillons avec prémédi, dodi, &c.

MARCEL, THIBAUT.

Les anciens noms finissaient tous en *di* ;
Pour les nouviaux, eh bian! c'est la mêm' planche :
Mais les anciens n'disaient rian à l'esprit,
Et les nouviaux donn' un nombre prescrit.

MARCEL.

D'ailleurs, vois-tu, femme, ça enlève quarante jours au moins dans l'année à l'oisiveté ; &, si tous ceux qui sont en état de travailler gagnaient seulement chacun vingt sols ces jours-là, queu richesse au bout de l'année pour la République!

La mère MARCEL.

Eh bian! oui ; mais jusqu'à ce qu'on se soit fourré

tout ça dans la tête, on ne ſçait plus comment on vit.

MARCEL.

Et qué que ça te fait, pourvu que tu vives ? tians, note ménagère ; i' n' faut pas q' les femmes ſe mêliont d' tant de choſes ; faut qu'alles laiſſiont faire les hommes ; ou bian, c'eſt queuquefois le moyen d'tout gâter.

THIBAUT.

Eh ! pargué ! l'père Marcel a raiſon. C't'hiver, qui nous liſait d'z'hiſtoires dans un vieux livre, au coin du feu, eh bian ! te ſouvians-tu ?...

La Mère MARCEL, *ſe rebuquant*

Eiuh !

MARCEL.

Allons, note femme, avale la pillule ; ça ſe paſſera, vas.

THIBAUT.

Ah ! faudra ben q'ça paſſe. T'ſouviens-tu de c'te Demoiſelle d'la Graiſſe qui s'mêlait de politiquer ? C'était... (je ne ſçais plus ſon nom, moi !) Arpa... Aſtrapa... *Aſpaſie*, je crois. Eh bian ! qué qu'il en arrivit ? qu'alle brouillit un ménage pour apouſer *Piricles ;* & que, quand i' fut mort, alle devint une intrigante & une... je ne veux pas dire... Eh bian ! morgué ! ça n'vaut pas s't'aute de Rome, qu'était la femme d'un Conſul... C'eſt com' qui dirait, j'crais, l'Maire d'not' village. Dame ! alle ne feſait pas *la Madame la Maireſſe*, c't'alle là ! Alle était renfermée dans ſon ménage ; alle élevait ſes enfans dans l'amour de la Patrie... Et tians, père Marcel, ſi tu te rappelles, alle fit, morgué, d'ſes deux enfans, un *Pelletier* & un *Marat ;* car i' périrent, tous deux, comme ces braves Repréſentans, que j'pleurons encore tous les jours, pour avoir pris l'z'intérêts du peuple trop à

(cœur) Et v'la, morgué! comme les femmes devont être utiles à la revolution.

MARCEL.

Tu as raiſon, m'n'ami; j'm'en ſouvians: c'était *Cornélie*, mère des *Gracques*, & v'là l'exemple à citer à nos ménageres.

AIR: *N'allez pas dans la forêt noire.*

Dans leux ménage, ça tous les temps,
S'mêler d'l'économie;
El'ver avec ſoin ſes enfans
Pour ſervir ſa Patrie;
Pour leux pays (*bis.*) de jour en jour,
R'doubler, s'il ſe peut, leur amour;
Contre tous les tyrans entretenir leurs haines;
V'là l'devoir (*bis.*) des Républicaines. (*bis.*)

Mais à propos de ce devoir-là, dis donc note femme! v'là le moment d'marier Virginie, au moins.

La mère MARCEL.

J'ai ce qui' lui faut, j'ai ce qui' lui faut.

THIBAUT.

Qui ça? Glaçon! alle s'rait, pargué, bien lotie!

La mère MARCEL.

On n'te demande pas ton avis, à toi.

THIBAUT.

Non; mais moi, je le donne.

AIR: *Viens dans mes bras, mon aimable Créole.*

Faut à vot' fille époux auſſi jeun' qu'elle;
Jamais l'hiver ne s'unit au printemps.
Quel temps! quel temps!
A plaider contre une ſaiſon ſi belle,
L'hiver doit perdre, & même avec dépens.

La mère MARCEL.

L'hiver ! l'hiver ! ſembe t'y pas que ce garçon ſoit vieux comme je ne ſçais qui ? tandis qu' n'a pas encore quarante-cinq ans !

THIBAUT.

C'eſt vrai ; mais avec ſon ton gelé, il a l'air d'en avoir ſoixante.

MARCEL.

Oui, & avec ça qu'on dit qu'i' n'eſt pas plus chaud en patriotiſme que dans tout le reſte.

La mère MARCEL.

On dit ! on dit !... ce ſont des mauvaiſes langues.

AIR : *Une vieille qui roupille.*

Moi, j'y ai donné ma parole ;
J'entends qu'é n'ſoit pas frivole :
Me prend-t-on pour une idole,
A qui l'on fait la leçon ?
Jarni ! tout mon ſang pétille !
Je ſuis mère de famille ;
Je diſpoſe de ma fille :
Elle épouſera Glaçon. (*Fauſſe ſortie.*)

MARCEL *la ſuivant.*

Mais acoute donc, note femme !

La mère MARCEL.

Oh ! j'n'écoute rien, j'n'écoute rien ; c'eſt décidé. (*Elle ſort.*)

MARCEL.

Queû tête de mule ! mais acoute-moi, je te dis.

SCENE VII.

BARBE, THIBAUT.

BARBE.

EH bian ! eſt-ce qu'i' ſont en bisbille, donc ?

THIBAUT.

Eh ! oui ; la mère Marcel veut abſolument donner à ſa fille ce Glaçon pour mari.

BARBE.

Glaçon ! ah ! mon Dieu ! la pauvre fille ! & qué qu'alle ferait d'un homme gelé comme ſtila ? i' m'prend des friſſons quand je le vois, moi.

THIBAUT.

Tu ne l'aimerais donc pas pour ton mari ?

BARBE.

Tians ! un biau mari qu'un mari d'neige ! ah ! il a biau être riche ; il a biau avoir été Monſieu le Procureux Fiſcal, j'n'irons jamais à la Commune enſemble pour la même affaire, & j't'aimons mieux dans ton petit doigt, vois-tu, q'toute ſa parſonne, à li.

THIBAUT.

Morgué ! c'eſt ben genti d'ta part ! car il a pu d'aſſignats de quatre cens francs que je n'en ons de cent ſols, oui ! & pis, c'eſt un homme d'eſprit.

BARBE.

Tians ! de l'eſprit ! oh ! i' n'faut qu'un bon cœur ; aimer ben ſa Patrie & ſa femme, être bon Citoyen, bon travailleux, & ça va.

AIR : *Une petite fillette.*

N'faut pas tant d'eſprit pour faire
A ſa femme un doigt de cour ;
Nature apprend la manière,
La manière d'fair' l'amour.
Et hut & haye ! & haye & pouſſ !
Et hut & haye ! v'là com' ça s'arrange !
Eh ! pardi ! chaq' garçon ſçait ça !
Et n'faut pas tant d'eſprit pour ça !
Sourir' par-ci, coup-d'œil par-là,
Baiſer par-ci, baiſer par-là,
Pour voir un peu comment ça fra. (*ter.*)

Tians ! v'là Glaçon qu'arrive.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, GLAÇON.

Nota. *Glaçon parle très-lentement & agit de même.*

GLAÇON.

MES amis, pourriez-vous me dire ſi la mère Marcel eſt à la maiſon ?

BARBE.

Oui da ; alle y eſt, & j'allons la prévenir de ta viſite. (*Elle ſort.*)

GLAÇON, *étonné.*

De ta viſite ! Cette fille eſt familière.

THIBAUT.

Ah ça ! acoute, Glaçon.

GLAÇON, *s'éloignant.*

Et le jardinier auſſi ! c'eſt une gageure.

THIBAUT.

Acoute-moi, j'te dis. Tu comptes apouſer Virginie, pas vrai ?

GLAÇON.

Eh bien ! mais... eſt ce que la tête vous tourne ?

THIBAUT.

A cauſe de quoi ?

GLAÇON.

Vous me manquez de reſpect.

THIBAUT.

Tians ! de reſpect ! Eſt-ce que tu te crois encore Monſieu le Procureux-Fiſcal ?

GLAÇON.

Non ſûrement. Perſonne ne déteſte plus cordialement que moi l'ancien régime ; perſonne n'eſt ami plus chaud que moi de la révolution....

THIBAUT.

Plus chaud ! ventergué ! queû pente de chaleur !

GLAÇON.

Mais il eſt des bornes où l'on s'arrête ; il eſt des convenances à obſerver, & un garçon jardinier n'eſt pas fait...

THIBAUT.

Pas fait ! eh ! morgué ! j'ſis fait comme un autre.

AIR : *Auſſi-tôt que la lumière.*

Chacun d'nous, à ſa manière,
Se rend utile à l'Etat ;
Les uns défrichont la terre,
Les aut' volont au combat.
Sous s't'honorable coſtume,
Le jardinier m'eſt avis,
Vaut mieux q'tous ces homm' de plume
Qui n'font rian pour leux pays.

GLAÇON *à part.*

C'eſt décidément un eſprit de vertige qui s'eſt emparé de tous ces gens-là.

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, MARCEL, LA MÈRE MARCEL.

MARCEL, *bas à ſa femme.*

TU ne veux pas me croire ? eh bian ! laiſſe-moi faire ; je l'ferai donner dans le panniau, j't'en réponds. (*Haut.*) Eh ! c'eſt not' ami Glaçon ! comment te portes-tu ?

GLAÇON, *à part.*

Comment te portes-tu ?... Ils ſe ſont donné le mot. (*Haut.*) Brûlant de l'amour le plus vif pour l'adorable Virginie, je cède à l'impétuoſité de mes deſirs & j'accours pour vous demander ſa main.

THIBAUT.

Il accourt !... Tu pourrais bien te caſſer l'nez, mon pauvre Glaçon !

GLAÇON.

Mais, mais... c'eſt incroyable ! Marcel, engagez donc votre jardinier à ſe contenir dans les bornes...

MARCEL.

Ah ben oui ! des bornes ! n'y en a morgué plus que ſtelle-là d'la raiſon. Faut que tu t'accoutumes à ça, m'n'ami.

GLAÇON.

Mais, Citoyenne Marcel !...

La mère MARCEL.

Dame ! faut q'ça ſoit comme ça. Que veux-tu ? piſq'c'eſt la loi !...

GLAÇON, *s'éloignant.*

Ah !...

La mère MARCEL.

Faut q'tout l'monde n'soit qu'un à préſent.

GLAÇON.

La loi ! la loi .. Perſonne, aſſurément, ne la reſpecte plus que moi ; mais la loi n'eſt point coercitive : ce n'eſt qu'une invitation aux bons patriotes...

THIBAUT.

Eh bian ! eſt-ce que tu nous prends pour des ariſtocrates ?

GLAÇON.

Non ; mais il eſt des égards, des devoirs ſociaux ; & la ſociété eſt une échelle, dont les différens échellons....

THIBAUT.

Tais-toi, Monſieu de l'échelle ; i' n'y en a plus : ça n'était bon qu'à entretenir l'orgueil & l'ariſtocratie.

AIR : *Mon père était pot.*

Tous ces biaux Meſſieux du bon ton
Etiont grimpés au faîte.
Nous, aſſis au dernier éch'lon,
J'n'oſions pas l'ver la tête :
Mais v'là q'j'ons monté ;
V'là q'j'ons culbuté
Tout' la maudit' ſéquelle,
Et pour q'bien & biau,
Tout ſoit de niviau,
J'avons briſé l'échelle.

GLAÇON.

On va trop loin ! on va trop loin ! on va trop loin !

MARCEL *à sa femme.*

V'là l'moment de l'faire jaſer. (*Haut.*) C'eſt vrai q'j'allons un tantinet vîte en beſogne.

GLAÇON.

Trop vîte ! cent fois trop vîte ! mille fois trop vîte !

MARCEL.

Nan pourrait bian faire queuq' petits changemens... hem ! hem !

GLAÇON.

C'eſt ça ! mais on a tout détruit !

MARCEL.

C'eſt vrai !... hem ! hem !

GLAÇON.

J'aime ardemment la révolution : mais il eſt des choſes... Le Clergé, par exemple...

La mère MARCEL.

Le Clergé ! ah ! tiens ; je n'ſuis qu'un' femme : mais je dis qu'on a ben fait.

THIBAUT.

Eh ! ſûrement. Les Prêtres, les Nobles, tout ça n'était que des maſcarades pour faire peur aux grands enfans.

GLAÇON.

Des maſcarades !

La mère MARCEL.

Il a raiſon.

AIR : *Conſolez-vous avec les autres.*

Prêtres, Récollets, Capucins,
Et la Grandeur & l'Eminence,
En public paraiſſaient des Saints ;
En ſecret !... quelle différence !

Hypocriſie, ambition,
Adoptaient ces formes fantaſques ;
Mais à la révolution,
J'avons vu tomber tous les maſques. (*bis.*)

GLAÇON.

Il eſt vrai... Cependant, parmi les Prêtres, il y en a qui...

THIBAUT.

N'y en a morgué pas un qui vaille. C'eſt de la momerie q'tout ça.

AIR : *N'en demande pas davantage.*

Qu'en ſortant d'prêcher des nigauds
Qui croyont tout c'qu'on veut leux dire,
Deux Prêtres s'rencontr' à propos,
Là, nez à nez, ſans qu'on les mire ;
J'gagerions cent francs
Q'les deux charlatans
N'pourriont pas ſe r'garder ſans rire. (*bis.*)

Et pourquoi ça ? c'eſt q'tout ça n'était qu'une maſcarade.

GLAÇON.

D'accord : mais vous m'avouerez que dans la Nobleſſe... Oh ! je n'en ſuis pas le partiſan ! il s'en faut de beaucoup ! mais....

La mère MARCEL.

La Nobleſſe !

AIR : *Ce fut par la faute du ſort.*

Prince, Duc, Marquis ou Baron,
Quoique fier & parfumé d'ambre,
En aucun temps ne fut, dit-on,
Héros pour ſon valet-de-chambre.

Petits dans leur triste grandeur,
Sous le plumet & sous le casque,
Ils citaient sans cesse l'honneur
Et n'en connaissaient que le masque.

GLAÇON.

Cela se peut : mais la Justice y mettait bon ordre, & les Parlemens....

MARCEL.

AIR : *Des diamans.*

Les Parlemens au Seigneur Roi
Fesiont par fois la remontrance.
Etait-ce en faveur de la loi,
Et pour ce bon peuple de France ?
Non : c'était quand leur intérêt
Souffrait de quelque Edit fantasque...
Du bien public qui leur déplait,
Ils n'avaient saisi que le masque. (*bis.*)

THIBAUT.

Oui, & d'leux côté...

La soirée orageuse

AIR : *Non, non, Doris ne pense pas.*

Pour voiler leurs projets affreux,
Leur despotisme sanguinaire,
Les Rois, ces tyrans désastreux,
Prenaient le masque populaire.
C'est fiila qu'est l'mieux imité !
C'est l'art le plus fin qui l'apprête ;
Il est tellement incrusté,
Qu'il ne tombe qu'avec la tête. (*bis.*)

GLAÇON, *à part.*

On ne tient vraiment pas à ces choses-là ! c'est incroyable !

MARCEL *à sa femme, à part.*

Eh bian ! commences-tu à juger le patriotisme de ton protégé ?

La mère MARCEL.

Oui ; je commence à voir clair.

MARCEL.

C'est ben heureux !

THIBAUT, *frappant sur l'épaule de Glaçon.*

Eh bian ! Glaçon, quoique tu dis d'tout ça, m'n'ami ?

GLAÇON, *à part.*

Allons nous-en ; je ne peux pas rester plus long-temps ici ; je me mettrais en colère.

SCENE X.

LES MÊMES, BARBE.

BARBE.

AH ! mon Dieu ! queû malheur ! quel accident ! Eh ! venez donc vîte ; accourez tertous ! Citoyen Glaçon, un coup d'main, en grace !

THIBAUT, MARCEL & SA FEMME, *vivement.*

Qu'est-ce qu'il y a donc ? qu'est ce que c'est ?

GLAÇON, *froidement.*

Qu'est-il donc arrivé ?

BARBE.

Le père Mathurin, c'pauve cher homme, en passant sur la planche, là-bas, le pied y a glissé ; il est tombé dans l'eau...

TOUS, *excepté Glaçon.*

Ah ! mon Dieu !

BARBE.

(*Elle leur fait signe qu'il n'en eſt rien.*)

I' court riſque de s'noyer, ſi on ne lui donne pas du ſecours promptement.

TOUS.

Allons, Glaçon, courons-y tous.

GLAÇON.

Il était ivre, ſans doute! tant pis pour lui! Vous ſentez qu'un homme comme moi n'ira pas s'expoſer...

BARBE.

Pardi! c'eſt avoir le cœur ben dur!

SCÈNE XI.

LES MÊMES, JUSTIN.

JUSTIN, *accourant.*

QU'EST-CE que c'eſt donc?

TOUS.

Le père Mathurin qu'eſt tombé dans l'eau!

JUSTIN.

Dans l'eau! ah! grand Dieu! où eſt-il? conduis-moi vîte....

GLAÇON.

Bon! il eſt peut-être noyé, à préſent!

JUSTIN.

Noyé! Dieu! ſuis-moi, mon enfant.

BARBE.

Arrête, Citoyen! il n'en eſt rien, & c'eſt une bourde de ma façon, pour montrer dans tout ſon jour le bon cœur de c't'homme-ci. J'te demandons ben pardon, Monſieu de la Glace: mais j'ons voulu te mettre à l'épreuve. Quand on n'aime ni ſa Patrie,

ni l'humanité, on court grand risque d'être mauvais père & mauvais mari, & j'crais ben qu'à l'égard de ton mariage avec Virginie, ça fait quitte.

La mère MARCEL.

Oh! i' peut ben s'en vanter; i' n'aura jamais ma fille.

GLAÇON.

Vous me prévenez; j'allais vous rendre votre parole. Je suis aussi bon... Ré... Ré... publicain que vous, à coup sûr: mais je n'entrerai jamais dans une famille où les domestiques sont aussi familiers. Je ne suis pas accoutumé à être tutoyé par mes valets... & je me retire au plus vîte.

(*Il sort lentement.*)

THIBAUT.

Des valets!. mais voyez un peu l'impartinent! Ah! laisse-moi faire, vas! je te recommanderai à la Section.

SCENE XII & *dernière.*

LES MÊMES, *à l'exception de Glaçon;* VIRGINIE.

MARCEL.

ARRIVE donc, ma fille, arrive donc!

AIR: *Chantons, répétons tous.*

V'là ton bonheur qui s'avance,
V'là q't'as gagné ton procès!
Glaçon tir' sa révérence,
Pour n'y revenir jamais.

(*A Juſtin.*) Pour prix de ton bon cœur,
Ma fille eſt ta récompenſe ;
Pour prix de ton bonheur,
Sois aujourd'hui ſon vainqueur.

CHŒUR.

Pour prix de ton bon cœur,
Sa fille eſt, &c.

THIBAUT.

Eh ben ! c'eſt pourtant c'te p'tite Barbe là qu'eſt cauſe de ça ! morgué ! c'eſt trop genti ! faut que je l'embraſſe.

BARBE.

Doucement donc, Thibaut ; je n'ſommes pas encore mari & femme.

THIBAUT.

Eh ! pargué ! autant vaut ! je n'f'rons qu'eune noce pour quatre.

La mère MARCEL.

Vas comme il eſt dit, m'z'enfans.

JUSTIN, VIRGINIE.

Ah ! ma mère !

JUSTIN.

Comme je vais être heureux !

THIBAUT.

Et moi donc !

AIR : *De la croiſée.*

Je n'changerions pas not' deſtin
Contre l'pû méyeur du village ;
J'avons les fruits dans not' jardin ;
J'aurons la fleur dans not' ménage.

J'diſons :

J'disons : Thibaut, pour se nourrir
Tout le jour bêche, seme, arrose....
Mais aussi l'soir, pour son plaisir,
Il cultive la rose. (*bis.*)

MARCEL.

Allons, m'z'enfans, drès demain à la Commune.

JUSTIN.

Pourquoi pas aujourd'hui, mon père?

MARCEL.

Diabe! t'es pressé, à c'qui paraît! & toi?

VIRGINIE.

Moi, mon père! quand tu voudras.... Mais.... il fait bien beau, aujourd'hui!

MARCEL.

Oui!... Eh bian! aujourd'hui, soit. V'là qu'est dit.

JUSTIN.

Oh! ma Virginie!

VAUDEVILLE.

AIR : *Son p'tit qui? son p'tit quoi?*

Mère MARCEL *à Justin.*

Tu dois bien aimer, je pense,
Le chang'ment du *vous* au *toi* :
Tu lui dois la préférence,
Que dans ce jour tu reçois.
Moi-même, entre nous, j'commence
A bien goûter cette loi.
Le mot *tu*, le mot *toi*
Annoncent la bonne-foi.

JUSTIN.

Si la vanité repouſſe
Ce charmant, ce joli *toi*;
Si le mot *toi* la courrouce
Et la met en déſarroi,
C'eſt que fraternité douce
N'eſt pas pour elle une loi;
Le mot *tu*, le mot *toi*
N'ſont faits q'pour la bonne-foi.

VIRGINIE.

On dit que la bienſéance
Du *vous* impoſe la loi;
Moi, je crois que la décence
Peut s'allier avec *toi*.
Si le *toi* peint la confiance,
Il eſt de très-bon aloi.
Le mot *tu*, le mot *toi*
Annoncent la bonne-foi.

MARCEL.

Chériſſons la République,
Obéiſſons à la Loi;
Aux méchans faiſons la nique;
Ecraſons-les avec *toi*;
Que *vous* n'ait plus de pratique
Q'parmi gens d'mauvais aloi....
Toujours *toi*! c'joli *toi*
Annonce la bonne-foi.

THIBAUT.

V'là donc q'j'allons prendre Barbe
Et Barbe de bonne aloi!
C'te Barbe-là f'rait la barbe
A bien des barbes, je croi;

Auſſi jamais de ſuparbe,
Jamais d'*vous* entr' Barbe & moi....
Toujours *toi !* c'joli *toi*
Annonce la bonne-foi.

BARBE *au Public.*

Dans ce rien qu'on vous expoſe,
Tout roule ſur le mot *toi.*
L'Auteur ſent q'c'eſt ben peu d'choſe ;
Et n'l'offre qu'avec effroi :
Mais au but qu'il ſe propoſe,
Vous applaudirez, je croi !...
Dites-lui de bonn' foi :
Nous ſommes contens de toi.

FIN.

